

Chapitre 1

Le jour de la foire

Le jour de la foire de mai, le ciel bleu, le soleil vif auraient pu qualifier de belle la journée sans le vent violent qui soufflait ce matin-là. Malgré tout, rien ne peut arrêter les passants qui viennent de garer leur voiture sur la place derrière le bureau de Poste. Emmitouflés jusqu'aux narines, le capuchon sur les yeux, ils marchent d'un pas rapide vers le lieu où tous convergent. Ils se rendent sous la halle couverte pour être un moment à l'abri des rafales qui plient leur corps en deux.

Pour un citoyen, cette foire est une curiosité, une immersion dans la ruralité. Dans la pénombre, se tiennent les vendeurs de volailles. Poules, pintades, poussins, sont dans des paniers d'osier remplis de paille, d'autres couchées à même le sol sur leurs fientes nauséabondes dont l'odeur se mêle à celle des plumes chaudes. De temps à autre un coq, à l'œil vif, à la crête branlante, lance un cocorico retentissant, exaspéré par l'attente insoutenable dans ce lieu presque obscur malgré les parois translucides qui, depuis quelque temps, protègent l'espace des courants d'air.

S'étalent sur une table basse des œufs encore souillés, des brins de paille collés à la coquille montrent qu'ils viennent directement de la ferme. Les connaisseurs, mis en confiance par ces indices recherchent des œufs de poules élevées en plein air et non en batterie. Des poulets roux, pattes liées par un bout de ficelle bleue, tournent la tête par saccades, en suivant les gestes de la vendeuse. Soudain, ils se trouvent élevés, par leurs membres ficelés, à un mètre du sol pour la pesée pratiquée à l'aide d'une antique balance romaine, encore en vigueur dans les campagnes. Elle est constituée de deux bras inégaux : un petit bras gros et court, muni d'un crochet pour suspendre l'animal à peser et un grand bras mince et long, gradué, sur lequel la fermière fait glisser le contrepoids. Un instrument de pesage portable et fort commode pour celui ou celle qui sait l'utiliser. Les femmes qui vendent les volailles en évaluent le poids en un tour de main. Des lapins dressent leurs longues oreilles dépassant de cagettes en osier en espérant la caresse d'un enfant de passage.

Les canetons d'un jaune vif font entendre leurs piailllements de loin. Malgré leur petite taille, ils sont les plus bruyants de l'assemblée.

Des hommes d'âge mûr, silencieux, font la queue, un cubi de vin de cinq litres à la main pour le faire remplir du fameux petit rosé, très apprécié, d'un producteur de la région. Ceux qui se connaissent bavardent en attendant leur tour. Le sujet de leur conversation concerne souvent l'état de santé des voisins.

- As-tu su que Paul était entré à l'hôpital pour un AVC.
- C'était grave ?
- Finalement il s'en est sorti avec un traitement.

– Comment s’est-il rendu compte qu’il s’agissait d’un AVC ?

– Tout d’un coup, il n’a plus senti sa main droite, puis son pied droit alors son épouse, inquiète, a appelé les pompiers qui l’ont amené aux urgences.

Des femmes s’attroupent autour de l’étal d’un marchand de viande de canard qui ne désemplit pas. Elles s’agglutinent pour être servies de cuisses, d’abattis confits, de foie gras ou autres produits du terroir qui seront au menu du repas de midi, tant pis pour le cholestérol !

Les vendeurs de fruits et légumes occupent l’extrémité de la halle, ouverte sur la rue. Ils proposent des produits de saison et de bonne qualité que les acheteurs savent reconnaître. Certains, lourdement chargés de cageots de pommes appétissantes, rouges et luisantes, sortent de la halle le dos courbé, les jambes arquées pour rejoindre leur véhicule garé à proximité. Ils affrontent à nouveau le vent qui fait s’envoler très haut vers le ciel les sacs en plastique encore en usage malgré l’interdiction et qui décoreront vilainement la cime nue des arbres ou les poteaux électriques. Par endroit, le vent crée des tourbillons de poussière qui pique les yeux.

À l’extérieur, les vendeurs de plants divers, tomates, choux, salades font recette. Les fameux saints de Glace sont passés et les jardiniers vont se mettre au travail. Déjà, dans certains jardins, les petits pois, alignés au cordeau, sont sortis en présentant des fleurs semblables à des papillons blancs.

Les forains alignent leur stand en vis-à-vis de chaque côté de la rue principale. Ils luttent, chacun à leur manière pour ne pas laisser s’envoler leur marchandise. Ils ont calé avec de gros pavés leur étalage de doudounes soldées à l’approche du printemps. Le marchand de moulins à vent est

aux anges car ils tournent sans discontinuer. Il propose aussi des ballons multicolores que les mains maladroites des petits lâchent après que leur maman les a payés :

– Zut, tu ne pouvais pas faire attention. Voilà bien de l'argent jeté en l'air !

Ému par les pleurs de l'enfant le vendeur à la face réjouie lui en donne un autre gratuitement en disant :

– Serre bien le fil dans tes mains, cette fois.

Et le petit le gratifie d'un beau sourire en s'en allant.

Sur le stand de maroquinerie, les sacs à main, à provisions, les ceintures, les bretelles, se balancent sous le nez des passants. Le vendeur au teint coloré clame :

– Un sac, un beau sac en cuir pas cher, approchez, venez voir !

Les dames passent sans jeter un regard sur son étalage en pensant que c'est de la camelote venue d'un pays d'Afrique alors que le vendeur, né dans la région, n'y a jamais mis les pieds.

– Ce n'est pas cher, mais on n'en a que pour son argent. Ce ne sont pas des produits de qualité.

Une bonne odeur s'échappe d'un stand duquel il est difficile de s'approcher. Inutile de tenter de se frayer un passage dans la foule compacte. Pour de la paëlla, les gens sont prêts à attendre des heures sur une file de plusieurs mètres.

– Madame, à votre tour, faites la queue, lance le vendeur à une cliente.

Vexée, elle se dit « tant pis pour la paëlla, je vais voir le vendeur de couscous et pâtisseries orientales après tout ce

ne doit pas être si mauvais. Je n'aurai pas trop d'attente et je rapporterai un plat nouveau pour midi ».

Un stand attire le regard par ses deux têtes de vache expressives. C'est le marchand d'aligot, un produit qui fait partie des menus des jours de fête, accompagné de saucisses grillées. Il brasse énergiquement, dans une grande cuve, une sorte de purée avec une palette en bois qu'il relève pour en faire un ruban qui attire les passants. Les gens s'approchent pour lire la recette affichée sur le stand : 1 kilo de pommes de terre réduites en purée, 100 g de beurre, 250 g de crème, 400 g de tome fraîche coupée en lamelles.

« Trop compliqué pour moi », se dit l'un d'eux qui s'en fait servir une portion pour goûter la spécialité locale.

Plus loin, une dame de forte corpulence propose des articles de mercerie. « Elle a dû manger beaucoup d'aligot pour en arriver là », pensent les passants en souriant.

Une cliente demande des aiguilles faciles à enfiler.

– Je n'y vois plus très bien et les petits travaux de couture deviennent de dures épreuves. Je passe plus de temps à enfiler l'aiguille qu'à coudre un bouton.

– Il faut mettre des lunettes.

– J'en ai, mais ça ne change rien.

– Alors, faites travailler la nouvelle couturière, elle ne demande que ça.

Des blouses à carreaux bleus, des tabliers sont uniques dans les étalages et remportent toujours un grand succès. Les femmes de la campagne ne sont prêtes à s'en séparer que lorsqu'elles se rendent à la ville.

Un parking au centre-bourg est bien commode pour garer les voitures non loin des stands, mais les vingt-quatre places affichées sont déjà prises.

Les passants, occupés à chercher des yeux des connaissances qu'ils emmèneront au bar voisin pour prendre un petit rouge, sont indifférents aux affiches des films devant le cinéma.

Au rayon de lingerie, les soutiens-gorge, des culottes XXL et les slips attachés à un fil par des pinces ressemblent à du linge que l'on fait sécher au grand air après la lessive.

À un moment précis, celui où la foule envahit la rue, vers les 10 heures, un slip noir, affriolant, aux bordures de dentelles, que rien ne peut retenir, a pris la liberté de s'envoler, emporté par une nouvelle rafale plus violente que les précédentes. Il se trouve bientôt plaqué contre le visage d'un homme, la quarantaine, de haute stature, aux cheveux blonds, yeux bleus montrant qu'il n'est pas du coin. La courte barbe aux reflets roux qui habille son menton lui donne beaucoup de charme. Il monte la rue à grands pas, d'une allure sportive, ébloui par le soleil du matin. Il n'a pas le temps de réaliser ce qui lui arrive. Il prend de sa main droite le projectile de tissu léger et découvre en riant qu'il s'agit d'un sous-vêtement féminin affriolant puis il le fait tourner du bout de son index en clamant d'une voix qui porte.

– À qui est ce slip ?

Les passants s'agglutinent autour de lui pour rire un bon coup.

Les badauds amusés lui montrent du doigt deux dames qui s'enfuient rapidement leur panier au bras. En deux enjambées, elles sont vite rattrapées par l'individu prêt à

plaisanter. Ces personnes d'un certain âge, un foulard noir sur la tête, semblent peu enchantées d'être la cible des regards.

– Vous avez perdu votre slip ? dit l'homme, en guettant l'effet de son intervention sur la foule.

– Pas du tout, disent-elles en colère. Laissez-nous passer !

– Pas avant de savoir si vous me dites la vérité.

Il fait mine de soulever la jupe de la première.

– Goujat ! Allez-vous nous laisser tranquilles, dit la plus âgée en le menaçant d'un coup de parapluie.

– Tout doux, la belle, tout doux, vous pourriez me crever un œil !

– Ce serait dommage, dit une spectatrice qui le trouve beau gosse.

En effet, cette scène burlesque amuse les passants, croyant à un spectacle joué pour faire de la pub à la représentation théâtrale qui doit avoir lieu le samedi suivant, une pièce composée par les acteurs eux-mêmes. Certains applaudissent.

– Bravo, cela promet une bonne partie de rigolade, bravo les acteurs !

L'homme, qui se prend au jeu, salue en véritable artiste en disant :

– C'est ça, à samedi dans la salle de spectacles. Venez nombreux !

– Oui, nous viendrons, c'est sûr, nous viendrons.

Ils sont heureux d'avoir pu échanger avec un acteur qu'ils croient célèbre et de l'avoir vu de près.

Pendant ce temps le forain, qui en a terminé avec sa cliente, se manifeste :

– Et mon slip, à présent vous pouvez me le rendre. J’aurai droit à une place gratuite puisqu’il vous a servi à faire de la pub.

– Nous verrons quand vous vous présenterez à l’entrée, dit le faux comédien en riant sous cape.

« Je ne pensais pas obtenir autant de succès avec cet incident, décidément le public rural est crédule ! »

Les deux femmes ont soudainement disparu. En fait, elles se sont dirigées vers la gendarmerie. Un témoin qui les a suivies se dit :

– Elles vont porter plainte, c’est sûr, les vieilles personnes ne comprennent pas la plaisanterie, mais est-ce qu’elles seront entendues pour une telle vétille ?

Il hausse les épaules et poursuit son tour de foire.